

LE MESSAGER DU BRÉSIL

JOURNAL FRANÇAIS BI-HEBDOMADAIRE

PRIX DES ABONNEMENTS

Table with 3 columns: Location (Rio de Janeiro, Provinces, Pays de l'Union Postale), Duration (3 mois, 6 mois, 1 an), Price (28500, 58000, 108000).

PRIX DU NUMÉRO: 100 REIS

Rédaction, administration ET IMPRIMERIE 131 Rua Sete de Setembro 131

PRIX DES INSERTIONS

Table with 2 columns: Type of insertion (Annonces, Avis, Publications demandées, Réclames) and Price (la ligne 120 reis, 200, 200, de gr à gr).

Le montant des abonnements et des annonces peut être remis à l'administration en timbres-poste de tous les pays.

Agents exclusifs d'annonces pour la France, Messieurs GALLIEN & PRINCE 36 RUE LAFAYETTE, PARIS.

SOUS PRESSE

POUR PARAITRE FIN DÉCEMBRE ALMANACH

MESSAGER DU BRÉSIL

Cet almanach sera donné en prime aux abonnés du journal, et distribué dans les principaux établissements de Rio et des autres villes du Brésil.

Les abonnés d'outre-mer recevront l'Almanach franco de port.

Les annonces sont reçues jusqu'au 20 décembre, dernier délai, au bureau du Journal.

131 RUA SETE DE SETEMBRO 131

BRÉSIL

Rio, 13 Décembre 1883.

La quadrature du cercle

Avoir des immigrants et ne pas en faire des citoyens, voilà le problème insoluble que cherchent à résoudre les grandes intelligences par lesquelles ce pays est maintenant dirigé.

Le ministre de l'agriculture a pris dans ce sens, la semaine dernière une mesure qui doit être décisive: il a écrit un avis; il l'a adressé au Club da Lavoura e Commercios de Rio de Janeiro, aux diverses écoles d'agriculture ou à ce qui les remplace, à la Société Centrale d'Immigration etc., et dans cet avis il demande ingénument aux intéressés, à ceux qui emploient les nouveaux arrivés, comment on doit faire le règlement d'exécution de la loi des contrats.

L'organisation de la petite propriété et du travail libre individuel n'en est pas question. Non pas que ce soit difficile; il suffirait pour commencer d'utiliser ces fazendas aujourd'hui sans maîtres effectifs, à moitié abandonnées parce qu'elles manquent d'esclaves et qu'elles sont hypothéquées par les banques: il suffirait de les diviser entre des ouvriers sérieux, capables d'un travail suivi et utile, pour créer ainsi des premiers noyaux de peuplement actifs et féconds.

Mais personne n'y pense; le paysan devenu un petit propriétaire aisé, et même un détenteur, cela est bon pour les pays comme les Etats-Unis, l'Australie ou la République Argentine. Le Brésil, lui, est un pays oligarchique; il n'admet pas que le colon soit maître de cultures lucratives; et étant assez riche pour se payer ses fantaisies, il consigne le métayage et le fermage sont déjà des formes de travail révolutionnaires.

Et du reste, il n'a pas besoin de trop se préoccuper: on va bientôt faire l'émancipation; on aura ainsi un million d'agregados et de caboclos à ajouter aux quatre ou cinq millions qui existent déjà; ce progrès sera certes suffisant; et si l'ouvrier blanc veut venir, il faut qu'il se soumette à un directeur de colonie, ou qu'il fasse un contrat de cinq ans avec un grand propriétaire.

Voilà où nous en étions ces dernières années; et il paraît que cela n'était pas suffisant.

Allons, messieurs, répondez à cet excellent ministre, que vous fait-il pour perfectionner le système? ne craignez rien, soyez logiques; demandez, et nous serons les premiers à applaudir franchement. Car, nous le savons, pris individuellement, vous êtes généralement bons pour les immigrants; et à S. Paulo vous avez obtenu des résultats importants par votre seule activité. C'est la loi qui est mauvaise, elle paralyse déjà l'immigration; et, pour avoir un résultat, vous devez la corriger, en ne tenant pas compte de la plupart de ses clauses. Cela ne sera plus possible, une fois qu'elle sera améliorée. Alors, elle arrêtera complètement le courant de peuplement déjà si faible; et on sera bien forcé de finir par comprendre, s'il en est encore temps.

Expliquons-nous clairement, quoiqu'il soit désagréable de parler de ces choses pour des hommes dont quelques-uns sont véritablement instruits, mais beaucoup ont voyagé en Europe et dans l'Amérique du Nord, dont la plupart ont un esprit ouvert et tolérant. Expliquons-nous, puisque les préjugés créés par l'esclavage font oublier des vérités qui partou ailleurs sont élémentaires.

Personne, n'est ce pas, ne veut plus au Brésil de l'esclavage; personne ne veut, non plus, du servage; eh bien, que sont donc les contrats?

Sont-ce des métayages, c'est-à-dire des ouvriers agricoles considérés en Europe comme les plus inférieurs; pas même des métayages, et en voilà les raisons.

Un métayer n'est pas libre; il peut quitter chaque année l'exploitation, en avertissant trois mois à l'avance. Première et énorme différence, puisque le contracté, cet immigrant nouvel arrivé qui ne sait rien des cultures, rien du prix des salaires, est forcé de se lier, lui, pour cinq ans, s'il veut fournir du travail à ses bras, et un gîte à sa famille.

Les métayages ne sont pas liés, et de plus ils sont intéressés aux bénéfices. Dans le centre de la France, dont nous pouvons parler en connaissance de cause, à l'entrée de chaque nouvelle famille, on estime la valeur du cheptel, c'est-à-dire la valeur des bœufs, des vaches,

des moutons, des porcs, et aussi la valeur des ustensiles de culture, charrues, charrettes, etc. Quand cette famille partira, on fera une nouvelle estimation; et si ce qui est ordinaire après un séjour de quelques années, la valeur du cheptel a augmenté, le métayer reçoit en argent la moitié de l'augmentation, et il participe ainsi aux bénéfices, sans avoir aucune charge.

S'il faut au matériel fixe, maison ou étables, des réparations, elles sont faites aux frais du maître, qui dans les cas urgents ne peut ni les retarder ni les refuser. Si le propriétaire veut mettre en exploitation des terrains incultes, transformer une terre en prairie, acheter des engrais, en un mot améliorer le sol d'une façon durable, il ne peut y obliger les métayers; et les tribunaux, quand il l'essaye, le condamnent toujours. Ainsi pour obtenir que le métayer donne plus de valeur aux cultures, au lieu de les laisser simplement en état, il leur fait des avantages, et leur permet des travaux extérieurs avec le matériel de l'exploitation; il leur concède une part plus grande dans les produits.

Au lieu de cela, que voit-on au Brésil avec le régime des contrats? Une richesse est créée par le colon; des installations sont faites par lui, uniquement pour le propriétaire, sans que la loi indique même le principe de la participation.

Ces familles Italiennes arrivent dans cette fazenda; les cafés étaient mal traités par les noirs, moitié secs; ils donnaient, bon au mal au, dans les meilleures terres, 40 ou 50 arrobes par mille pieds. Au lieu d'avoir droit comme les métayers d'Europe à des cultures en bon état, les colons doivent faire des replantations, multiplier les sarclages pour rendre un peu de vie à ces plantations si vaines déperies. Quand leur contrat finit, au bout de cinq ans, tout cela est transformé; le caféal donne le double, 80 ou 100 arrobes par mille pieds. Alors trouvant que ce rapport laisse l'Italien gagner trop d'argent, le propriétaire propose de diminuer les prix payés pour chaque arrobe; et le colon, mécontent à juste titre, quitte la fazenda. Voilà quel a été jusqu'à présent au Brésil, dans la plupart des cas, le mode de participation.

Ces mêmes familles ont reçu des maisons qui n'ont pas de plancher, souvent pas de fourneau ou de cheminée; qui dans la plupart des fazendas, nous ne disons pas dans toutes, sont formées d'un peu de bois, d'un peu de bone, recouvertes de feuilles de palmier. Mais ces colons industriels et travailleurs ne se sont pas rebulés; ils ont arrangé la cabane, blanchi les murs extérieurs;

ils ont clos un jardin et ils l'ont cultivé, ils se sont fait des étables, des poulaillers, de petits magasins. Tout cela est leur œuvre, puisque le maître n'est pas obligé, comme en France, aux frais de réparation et de construction; mais le maître profite de ces installations et de ces améliorations. Elles sont de bonne prise; le colon, quand il part, doit laisser tout comme il l'avait mis, et il ne peut pas même songer à une indemnité.

Enfin, tandis que le métayer partageait généralement par moitié tous les produits importants, ayant droit à tierce part, des volailles pour son usage; l'immigrant contracté est au Brésil quelque chose dont on ne trouve nulle part l'analogie. Il n'est pas salarié, mais il n'est pas non plus métayer; dans les cafés il est payé pour chaque opération, et on se réserve le droit de lui en fixer l'époque et le jour. Il est payé pour les fruits récoltés, et ces diverses rémunérations réunies lui assurent une part très petite de la valeur du produit.

Où a vu, dans la province de Rio, des propriétaires oser offrir des terres sans valeur évaluable, couvertes de capoeiras qu'il fallait défricher, à de malheureux Portugais pour qu'ils plantent de la canne; le colon recevait deux reis par kilog, et le produit était rendu 7 reis 1/2 à l'engenho voisin; soit 5 reis 1/2 pour celui qui n'avait eu aucune peine.

Dans les fazendas de café le gain proportionnel du travailleur est encore inférieur, puisqu'il était en 1879 un sixième ou un septième de la valeur du produit, et qu'il n'a pas dépassé un quart dans la baisse de prix la plus grande, pour les fazendas moyennes pourvues d'un bon engenho et situées à 200 ou 300 kilomètres de la mer.

La terre du Brésil est si riche, et ses cultures si lucratives que le colon se contenterait de cette proportion infime du rapport si le contrat le laissait libre. Mais ce contrat, ce contrat de cinq ans, ce contrat sans droit aux améliorations, ce contrat inférieur de tout point aux formes de métayages les plus abaissées, ce contrat n'est même pas bilatéral. A ceux qui prendraient le contraire, en niant des faits que tout le monde connaît, dont quelques-uns ont été publiés dans ce journal, nous répondons simplement qu'il ne peut pas l'être, parce qu'il n'y a pas de parole entre le contracté et le contractant.

En Europe le métayer est absolument maître chez lui; et même s'il travaille mal, il ne s'en va pas sans avoir pour son maître, même s'il l'attaque, même s'il insulte celui-ci, ne pourra pas le chasser avant la

fin d'une année; et si ce métayer a se plaindre, le juge de paix du village voisin lui fera immédiatement rendre justice.

Au Brésil le contracté est citoyen, il est électeur, il est grand propriétaire, et on ne lui accorde ni les droits politiques ni les droits municipaux les plus simples. Le contracté s'il se croit lésé ne s'adresse pas aux autorités du pays; il sait qu'il n'a qu'une ressource, refuser de travailler et se laisser emprisonner, ou se sauver avec sa famille s'il le peut, c'est-à-dire si la fazenda n'est pas trop éloignée des voies de communications rapides. Il use de cette dernière ressource, nous le reconnaissons, sans que les tribunaux liquident sa situation. Il n'est pas délié de son contrat, mais il ne le remplit pas; et la plupart des fazendeiros, plus tolérants que la loi, laissent du reste les colons se sauver sans les poursuivre; si bien que la ville de São-Paulo par exemple est pleine de ces immigrants qui ne peuvent se placer nulle part, parce qu'ils dépendent encore d'un contrat qu'ils n'exécutent plus.

Voilà pour les faits individuels. Passons à des cas plus importants: une colonie entière se révolte, ne trouvant pas d'autres moyens de se plaindre, de ce qu'elle croit, à tort ou à raison, une injustice. Alors les consuls interviennent, ils n'obtiennent rien pour les colons; mais ils atteignent leur but qui est d'empêcher l'immigration, en décidant le Brésil au dehors. Nous pourrions là aussi citer des faits bien connus des intéressés: ils sont encore la conséquence logique et naturelle de la loi des contrats.

Nous l'avons vu, sous les yeux, cette loi de 1879, la seule chose importante que l'on ait su faire depuis les grandes mesures incomplètes, insuffisamment concertées, mais utiles et sérieuses du ministère Rio Branco.

Voici l'article 5, qui autorise des contrats faits au dehors en Italie, en Allemagne, avec de pauvres gens qui ne peuvent savoir la valeur des choses qu'ils signent; l'article 6, qui réglemente les contrats faits par les mineurs; l'article 14, qui limite à cinq ans (limité est joint) la durée de la location, et autorise une clause préalable de renouvellement; les articles 17 et 18, qui nient le droit du loué à se faire remplacer, mais qui autorise un nouveau maître, acheteur ou héritier, à ne tenir aucun compte des engagements du premier; les articles 19, 20, 21, 22 et 23 qui limitent les droits du maître comme ceux de l'engagé, sans aucun résultat

pratique pour le second; l'article 28, article monstrueux qui oblige l'engagé à rester un ou deux ans de plus au service du maître, s'il lui doit encore; ce que l'on peut toujours établir ou produire; l'article 35, rendant impossible à un colon de se replacer s'il n'a pas un certificat de son ancien propriétaire; l'article 38, autorisant le maître à renvoyer sans délai le contracté, pour maladie prolongée, ivrognerie, attaque à l'honneur du maître, de sa famille, de ses enfants, insubordination.

Nous pourrions continuer; car cela dure encore cinquante et quelques articles, dont quelques-uns sont bien étonnants; l'article 43, par exemple, qui impose le partage par moitié, sauf convention différente; mais à quel bon. On nous accuse d'attaquer le pays quand nous mettons le doigt dans des plaies vives qu'il faut fermer, si on ne veut les voir s'agrandir.

Il suffirait qu'on la publie toute entière, cette loi des contrats, dans diverses langues; et qu'on la répande en Europe, en montrant la valeur de chaque article, pour arrêter définitivement ce courant d'immigration dont le Brésil a le plus urgent besoin, s'il veut remplacer ces esclaves qu'il veut libérer, et mettre en valeur des ressources immenses, aujourd'hui inutiles.

Des mesures législatives semblables déshonorent un pays avancé à plus d'un titre et si digne d'une meilleure réputation; et puisque les gouvernements actuels veulent faire quelque chose, au lieu de règlements qui ne peuvent qu'aggraver une loi absolument mauvaise qu'ils réforment le décret de 1879, en le substituant par un autre bien simple: « L'immigrant, à son arrivée au Brésil, est considéré comme libre de toute obligation; et les contrats de plus d'un an sont interdits. »

Alors les grands propriétaires verront qu'ils ne peuvent plus remplacer les noirs esclaves par les blancs engagés; et surtout à Rio, à Minas, qui n'ont encore rien fait, ils songeront peut-être aux mesures nécessaires de transformation du travail et de la propriété.

Société Centrale d'Immigration

Quoique le Messager du Brésil ne figure pas dans la liste des journaux qui ont offert le concours de leur publicité à la Société Centrale d'Immigration à l'occasion de sa fondation, il n'en demeure pas moins dévoué à l'œuvre entreprise par cette association.

PISTOLETS DE PAILLE

Par le temps qui court, il est prudent de ne pas sortir sans être armé. On ne saurait pas idées de tous les pères à auxquels est exposé l'homme par trop confiant qui s'égare dans les ruelles et carrefours de cette bonne ville.

Ainsi, l'autre soir, étant d'humeur tranquille, j'achetai pour me distraire la Gazeta da Tarde; sautant à pieds joints par dessus l'article de fond, j'allai tout droit au feuilleton; il avait pour titre: Scenas comicas, et au bas, se détachait en petites myosculuses cette signature remplie de promesses: F. C. VAZQUEZ; l'un portant l'autre.

Je me dis, in pello « Puisque Coquefin fait des monologues, je ne vois pas pourquoi Vasquez n'écrirait pas des feuilletons. » Quoique le parterre de la Gazeta coûte moins cher que celui du Sant'Anna, je ne m'en apprêtais pas moins à me dilater la rate. Amère désillusion! Fiez-vous donc aux étiquettes; ces Scenas comicas étaient d'un larmoyant et d'un lugubre à humilier un bonnet de coton; c'était ennuyeux et compassé comme un sete

mon du Petit Cardine, avec cette différence pourtant que c'était moins bien écrit.

Imaginez une bouteille portant cimier d'argent et pourpoint aux armes de Roderor ou V. Cliquot, et qui, au lieu du liquide mousseux et pétillant qui s'échappe et jaillit comme un éclat de rire, contiendrait quelque affreux drogue plus ou moins sirupeuse et plus ou moins interdite par la Joute d'Hygiène. Ma déconvenue fut au moins aussi vaste que celle auquel un hasard malin ferait déboucher une semblable bouteille.

Après s'être indigné contre un père dénaturé qui avait prodigué sur la scène, dans des spectacles indécents, sa petite fille à peine âgée d'une douzaine d'années, l'écrivain des Scenas comicas terminait en l'exhortant à se repentir et à ramener sa fille dans le chemin de la vertu. Tur-lutu.

« Le 23 du mois prochain, écrit le comique du Sant'Anna, est le jour de fête de l'innocence! Que cette œuvre universelle illumine son esprit! Que l'anniversaire du Rédempteur amène dans son âme un sincère repentir. »

Chacun à sa place au grand banquet de christianisme dès que les serviettes de sa conscience sont propres (sic). Qu'il envoie cette enfant cueillir une des plus belles fleurs dans l'arbre de Noël afin d'en orner le berceau du sauveur du monde. La Vierge sainte la béna.

La pauvreté honnête ne s'enveloppe pas dans le manteau du vice pour lutter contre le froid de la nécessité; elle gravit péniblement pendant longtemps la montagne du travail pour rencontrer à son sommet un morceau de pain.

Ouf! je borne là ma cueillette bien que ce verger soit encore plein de fruits savoureux.

Certes, on a souvent beau jeu de rire des journalistes et pourtant quand les amateurs, — sans en excepter les premiers comiques — se mettent en tête de faire du journalisme, à leurs moments perdus, il leur arrive de commettre des métaphores monumentales dans le genre de celles que je viens de citer.

Loin de moi l'idée de vouloir tourner en dérision les sentiments religieux de cet excellent M. Vasquez; j'ajouterais même, si je ne craignais d'être accusé de tomber dans les lieux communs que toutes les croyances sont respectables du moment qu'elles sont sincères.

M. Vasquez a voulu sans doute nous prouver que, s'il le voulait, il occuperait la chaire du monastère de S. Bento avec autant d'autorité que l'emploi de premier comique sur la scène du Sant'Anna.

Et il a pleinement réussi! Du reste l'Eglise et le Théâtre se touchent par plus d'un côté et il n'est pas rare de voir le culte emprunter de ses splendeurs à la mise en scène de nos pièces de théâtres.

L'Eglise nous empruntait déjà la musique d'Offenbach et d'Hervé, voilà maintenant qu'elle nous prend aussi nos divas d'opéra. Mlle Fantoni vient de

signer, paraît-il, un brillant engagement avec la cathédrale de Campinas. Le clergé a peut-être mis la main sur le véritable moyen d'attirer les jeunes gens de la localité dans les temples à peu près déserts. Heureux habitants de Campinas, qui pourront entendre le matin Mlle Fantoni chanter quelque Agnus Dei sur l'air: « De Mina Agnos je suis la fille » et le soir l'applaudir de nouveau au Rink dans le refrain: Et je froille, et je froille.

Le procédé employé par l'Eglise pour ramener les fidèles dans son giron n'est peut-être pas des plus nouveaux et notre confrère de la Gazeta da Tarde pourrait bien le taxer aussi de lieu commun. Car il ne faut pas l'oublier, notre confrère demande du nouveau, n'en fut-il plus au monde. Après m'avoir appelé bourgeois et réactionnaire, voilà qu'il m'accuse maintenant d'emprunter mes citations au Figaro. Et voyez jusqu'où peut aller la malice; mon confrère du premier étage est tombé lui aussi dans le même travers, ce qui est la cause que nous avons l'air de nous être cotisés tous les deux pour trouver ce lieu commun qui traînait dans les vieux tiroirs du Figaro. Mussé que l'on accusait de s'être inspiré de Byron disait un jour: « En plantant des cloix on imite toujours quelqu'un. »

Mais notre confrère de la Gazeta ne se borne pas là dans son fulminant réquisitoire; il nous accuse par dessus le marché d'être vendus au pouvoir et il en trouve la preuve concluante et irréfutable dans notre changement d'attitude dans la question de l'abolition de l'esclavage. La bonne Gazeta da Tarde ne peut pas comprendre qu'un journal qui fut jadis républicain soit devenu, comme ça, sans transition, du jour au lendemain, l'organe des bourgeois et des réactionnaires; elle n'admet pas non plus qu'on fasse du bourgeoisisme par simple amour de l'art, comme qui dirait par pur dilettantisme, ou même encore qu'on en fasse sans le savoir, absolument comme M. Jourdain faisait de la prose.

Puisqu'il en est ainsi, et que je ne saurais convaincre mon confrère je fais la promesse solennelle d'appliquer tout l'argent qui aura servi à nous corrompre à la fabrication d'une médaille commémorative de la fondation de la Lyra d'Appollo; de cette manière, tout le monde sera heureux et satisfait et je pourrai m'intituler le plus grand protecteur des lettres — après S. M. D. Pedro II, bien entendu!

Tout est donc pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles. Ainsi, voilà un économiste, grand calculateur devant l'Eternel, M. Castro Lopez, qui vient de découvrir une merveilleuse

combinaison qui laisse bien loin derrière elle la pomme de terre repousser les chevoux, puisqu'elle permet au gouvernement de se débarrasser de sa dette externe et interne sans bourse délier et de réaliser du même coup, par dessus le marché un bénéfice de 45%. Tous les bonheurs à la fois, quoi!... Ah! cette fois-ci la Gazeta da Tarde ne trouvera pas que cette idée est un lieu commun!

Je suis persuadé que le procédé de M. Castro Lopes est absolument nouveau et inédit et je n'attends plus que sa divulgation pour le mettre aussitôt en pratique pour mon usage personnel. Jugez comme nous allons être heureux à l'avenir; nous nous débarrasserons de notre tailleur et de notre cordonnier sans leur octroyer le plus léger acompte, sans compter que nous réaliserons un bénéfice de 45%.

Non; Mahomet, malgré toute son imagination, n'a rien trouvé d'aussi délicieux ni d'aussi délectable pour son paradis.

Le XIXe siècle finira sur cette formule consolatrice: Plus de créanciers!

Je propose donc, qu'on élève en toute hâte une statue à ce bienfaiteur de l'humanité dans la déche. Sur le socle en graver cette simple dédicace: — A Castro Lopes, les débiteurs reconnaissants!

Nous sommes d'autant plus heureux d'apporter notre coopération à la Société d'Immigration que, malgré le peu de temps qui s'est écoulé depuis son installation, elle a déjà affirmé son utilité par une série d'actes et de délibérations tous révéteurs d'un caractère véritablement pratique.

Nous nous ferons donc un devoir de porter à la connaissance de nos lecteurs le compte rendu des séances de son comité toutes les fois que les sujets qui y auront été discutés seront de nature à les intéresser.

Dans sa dernière séance qui a eu lieu dimanche, le secrétaire a donné connaissance d'un avis de M. le ministre de l'Agriculture, demandant que le comité lui fasse connaître dans le plus bref délai possible son opinion sur la loi de location de services. Une commission composée de MM. Baron de Tautphœus, Escragnolle Taunay et Ennes de Souza, a été nommée à cet effet.

M. Gustave Trinks a ensuite proposé de créer un fond destiné à subvenir à toutes les dépenses de la Société.

A ce sujet, M. Fernand Schmid a fait observer qu'il trouvait la donation de 1.000\$000 un peu élevée pour l'obtention du titre de sociétaire bienfaiteur.

Le comité décide que toute somme supérieure à 200\$000 donnera droit à ce titre et qu'il sera adressé un appel à tous les Brésiliens et étrangers qui voudraient s'associer aux efforts de la Société.

Ont été nommés membres des commissions : à Lisbonne, MM. conseiller Carlos P. dos Santos Silva, commandeur Paulo Porto Alegre et commandeur J. Henrique Utrick ; à Porto, MM. le commandeur José Rebello, Joaquim Pinto da Fonseca et Joaquim Pinto Leite et Filho.

M. le vice-président propose la nomination de délégués dans les anciennes colonies d'Etat, afin de recevoir les réclamations de leurs habitants, surtout relativement aux titres de propriété des lots de terre qui leur ont été alloués, propriété qui n'est garantie par aucun document sérieux. Les délégués proposeront toutes les mesures qu'ils jugent convenables pour donner le plus grand développement possible à ces colonies et sauvegarder les intérêts des colons.

Cette proposition ayant été adoptée à l'unanimité, on a nommé des délégués pour Santa Leopoldina (province d'Espírito-Santo), pour Joinville (province de Santa-Catharina), pour S. Bento, pour Blumenau, pour la colonie d'Itajahy.

Le vice-président a ensuite donné lecture des lettres qu'il a adressées au gouvernement et au directeur du chemin de fer D. Pedro II relativement aux terrains marginaux de cette voie ferrée.

L'acquisition de ces terrains forme le sujet d'une discussion.

J. RICARD

PYCHOUNI

XXVI

Son expérience de débauches et de vices était dérivée, et se souvenant que, la veille, Tisté l'avait fuie presque farouchement, une sorte de timidité et d'inquiétude la prenait. Dans le coup de passion folle qui fouettait son sang, elle était trop troublée pour dominer cet homme, et, comme elle voulait le tenir et le retenir, elle comptait non sur le bagout du vice, mais sur l'éloquence de son corps.

Maria laissa tomber à ses pieds sa robe, qui sur le sol fit une tache sombre soulignée de la blancheur des jupons.

Elle s'assit pour enlever ses bottines à hauts talons cerclés de cuivre, puis brusquement elle se leva, et elle s'avança vers le lit, en tendant son corps flexible avec des repliements larges de croupe.

Abattue sur le lit, les yeux fixes, lointains, un grand souffle creuant profondément ses flancs elle resta immobile, comme paralysée par l'intensité même de

M. Henri Casella, sujet italien, qui avait obtenu l'autorisation d'assister à la séance, expose en français des idées très-sensées et très pratiques sur la colonisation; il offre d'amener au Brésil un certain nombre de familles italiennes si on veut prendre l'engagement de les placer dans de bonnes terres dont elles remboursaient la valeur un certain délai.

Tout en approuvant sans restriction les idées émises par l'orateur, la société d'Immigration déclare qu'elle est encore trop près de sa fondation et ne dispose pas des moyens nécessaires pour les mettre à exécution.

M. Escragnolle Taunay ajoute que les débuts sont lents et remplis d'incertitude et qu'il convient de persévérer et ne pas se décourager. La proposition de M. Casella coïncide du reste avec les idées qu'il a communiquées au ministre de l'Agriculture et au directeur du chemin de fer D. Pedro II.

Dans notre prochain numéro nous publierons la lettre que M. Escragnolle Taunay a adressée à la Gazeta de Noticias au sujet de l'article du Rio-News et qui nous paraît contenir des idées justes et utiles.

Sur ce point, nous nous séparons de notre confrère du Rio-News; on ne saurait rendre la Société d'Immigration solidaire des fautes ou des erreurs antérieures commises par le gouvernement, et tous ceux qui s'intéressent au développement de l'immigration, devront reconnaître que cette association emploie, au contraire, tous ses efforts à combattre ces erreurs qui ont un cours malheureux et trop long.

Nous devons donc joindre nos efforts à ceux de la Société d'Immigration.

ENCORE LES COLONS ÉVADÉS

Grâce à notre confrère de la Folha Nova, la lumière a fini par se faire sur le petit fait signalé dans notre avant-dernier numéro, d'après les informations contenues dans une Gazetilha du Jornal do Commercio que nous avons lieu de croire exacte.

Elle ne l'était pas de tous points, et nous sommes heureux de le déclarer. Les deux colons n'appartenaient pas à une colonie d'état, mais à une de ces entreprises particulières qui, au Brésil en 1883 comme aux Etats-Unis avant 1847, vont chercher les colons en Europe, et sont bien forcées ensuite de spéculer sur eux, et de ne pas leur laisser toute liberté, pour pouvoir rentrer sûrement dans leurs frais et réaliser des bénéfices.

Ces deux colons s'étaient sauvés de l'endroit où ils étaient capturés, loin de la ville, l'entreprise de location de services les a fait rechercher par la police, et la

son vouloir. Elle semblait avoir oublié que là, dans l'ombre, était un homme ivre d'elle et grolottant de désir.

Elle se souleva à demi sur un coude et tourna vers la femme noire, plaquée contre le mur, des yeux fous!

— Viens, cria-t-elle en lui tendant les bras...

Et les rideaux, écarlates, secoués par le vent d'orage qui avait ouvert la fenêtre, s'agitait comme des signaux de détresse et d'alarme.

XXVII

Cette fille avait aimé et souffert avant tout et surtout sa liberté; même elle n'avait eu la possession jamais complète, sinon dans la vie basse et crapuleuse où elle s'épanouissait comme une digitale superbe poussée dans la boue. Elle avait rencontré des hommes riches, de ces fureteurs de beauté qui vont battant le pavé de Paris et ses bas lieux, ainsi que les curieux d'art et de livres vont fouiller dans les échoppes des bouquinistes et les soppentes des marchands de ferrailles. Quand un de ces hommes lui avait parlé luxe, hôtels, équipage : « Je sais bien que ce n'est pas difficile à une femme comme moi d'avoir tout cela, avait-elle répondu,

police les a ramenés entre les mains des cont-accusés. Voilà tout tel que, parait-il, il s'est passé; et, nous le reconnaissons, il n'engage pas directement la responsabilité de l'administration des colonies d'Etat.

Nos réflexions sur la singulière rubrique Colons évadés restent cependant entières; et la prison pour dettes étant abolie au Brésil, nous demanderons sous quel prétexte la police va saisir des colons, qui sont simplement des débiteurs, et les ramène de force à une hôtellerie éloignée de la ville où ils ne veulent pas habiter, et d'où ils pourront être dirigés, peut-être malgré eux, dans une fazenda de l'intérieur sans moyens faciles de communication.

Que l'entreprise se fasse payer de ses avances quand ces colons travailleront, rien de mieux. Mais ceux qui considèrent les colons comme une marchandise doivent courir les risques de tous les genres de commerce, et principalement ceux qui proviennent de l'erreur sur la qualité de la marchandise.

Un colon évadé, ou mieux il reprend sa liberté; c'est affaire entre l'engageur et lui. Surtout s'il ne nie pas ses dettes, la police, d'après nous, n'a pas plus à se mêler dans ces actes qu'à ceux de tous les débiteurs momentanément insolvables; ou bien alors elle avoue que pour elle les colons engagés sont au rang des noirs achetés.

Le Torchon brûlé!

Je ne cacherai pas que c'est avec une vive satisfaction que j'ai vu, il y a quelques jours, un journal qui s'était toujours montré poli et sympathique à notre égard, entamer avec nous une discussion sur un sujet qui, à juste titre, passionne l'opinion publique.

Les premiers articles de la Gazeta da Tarde qui avaient pour titre : Pannos Quentes, cougus dans une note modérée et dans des termes courtois nous faisaient espérer que ce journal nous avait fourni une occasion de nous exprimer en toute franchise et en toute liberté sur la question brûlante de l'abolition de l'esclavage à courte échéance.

Des débats entamés sur un terrain exclusivement économique ne pouvaient manquer, du reste, d'apporter quelque lumière nouvelle et, pour notre part, nous ne demandions pas mieux que d'être convaincus.

D'un autre côté, cette discussion représentait, pour ainsi dire, une innovation dans les mœurs de la presse brésilienne.

Malgré la polémique est une arme qui exige de la part de ceux qui la manient autant de délicatesse que de tact et de délicatesse; ainsi ai-je été peu surpris de la voir dévier de son but dès les premiers pas.

mais le difficile est de ne pas s'ennuyer, et votre chic, votre gomme m'ennuient; j'aime mieux rester ce que je suis. Et elle avait ainsi vécu de fantaisie, au gré de l'âme folle qui lui passait par la tête; vie d'inconstance, fidèle seulement à la passion de sa liberté.

Au contraire des filles, jamais elle ne se maquillait; les londe-mains d'orgie, elle arrivait au bal les yeux tirés, comme bouffis de mourrissures, un réseau de veines gonflées, ainsi que celles d'un cheval qui a beaucoup galopé, sortant de temps bleuté; « Pourquoi s'en cacher ? » disait-elle.

Quand elle fut devenue la maîtresse de Tisté, elle se livra à sensations nouvelles et profondes avec toute la violence d'une nature qui a désappris la possession de soi. Cette femme avide, gouleuse de plaisir, cette mangeuse d'hommes, comme elle s'appelait elle-même, frémit en se sentant en présence de cet appétit insatiable de loup après un long hiver de neige. Cette fantaisie, qu'elle s'était sentie le soir de leur première rencontre pour ce jeune homme si différent des vieux hâties auxquels elle était habituée, était devenue une absorbante et insatiable passion. Elle s'était abandonnée; elle fut prise.

A bout d'arguments, notre confrère a abandonné les formes courtoises pour tomber dans les insinuations malveillantes, les invectives, et les allusions personnelles.

Mais la calomnie est une vieille arme politique et elle est devenue d'un usage si banal qu'elle n'a d'importance que quand on la relève, et pour s'en blesser, il faut y mettre une visible imprudence.

Si la discussion s'était maintenue sur le terrain où elle s'était primitivement engagée, j'aurais pris la peine de montrer à notre confrère que s'il est quelquefois regrettable de pécher contre les règles de la ponctuation en omettant les points d'interrogation, il est bien autrement grave, de faire comme lui, des accros à la logique et au simple bon sens.

D'un côté, la Gazeta nous montre comme des ennemis et des destructeurs systématiques du pays; d'un autre côté, elle nous accuse d'être vendus au pouvoir il faudrait pourtant s'entendre et expliquer ces affirmations contradictoires.

Certes, je suis le premier à reconnaître que l'ineptie de certains hommes politiques atteint quelquefois à des profondeurs incalculables et vertigineuses, mais, en somme, je ne crois pas qu'il existe au monde un ministre assez naïf pour subventionner un organe qui s'appliquerait à l'attaquer périodiquement.

Je sais bien qu'on m'objectera que des ministères précédents ont encouragé et subventionné certaines publications en Europe qui étaient plus ou moins nuisibles qu'utiles au pays par suite des incertitudes qu'elles contenaient; mais, au moins, les auteurs de ces publications avaient pour eux les apparences et s'ils péchaient c'était toujours par ignorance et excès de zèle.

Je pourrais, si je le voulais, relever dans cette polémique bien d'autres contradictions non moins formelles, mais j'en ai assez pour avoir tout à continuer sur ce nouveau terrain.

Du moment où l'écrivain qui avait commencé l'attaque se dérobe dès les premières escarmouches et laisse à ses gdes sautes le soin de continuer le combat, il ne me reste plus qu'à quitter l'arène.

Il est certains partenaires qu'on ne saurait m'imposer et que je récusé formellement; du reste leur bêtise et leur ineptie formidables leur font une cuirasse impénétrable, et je renonce à rompre des lances avec ces chevaliers du Saint Esprit.

Je regrette profondément que l'écrivain de talent qui a remplacé M. Patrocínio dans la direction de la Gazeta da Tarde ait jugé à propos de se dérober pour me laisser en face d'adver-

Les premiers jours, Tisté allait de temps en temps voir Romal, qui, courant après sa justice de paix par les ministères et les salles d'attente de la Chambre, n'était que peu ému des disparitions presque perpétuelles du jeune homme.

— Bah! disait-il, amuse-toi, c'est de ton âge!

Puis, même ces courtes absences parurent trop longues à Maria. Ils restaient deux ou trois jours dans la petite chambre de la rue de Beaune, ne s'apercevant de la fuite des heures que lorsque la lumière à cre de reverberer remplaçait la teinte du jour qui filtrait rosée à travers les rideaux. Pour ne plus quitter son amant elle l'engagea à inviter Romal à venir les retrouver chez le créancier où ils dînaient. Un jour même, il vint les chercher dans leur chambre. Par un de ces caprices qu'un poète a nommé le dernier mot de l'amour libérin, Maria avait fait mettre à Tisté une robe de femme, tandis qu'elle avait passé les vêtements du jeune homme; ils avaient bien ri tous les trois. Romal avait voulu à toute force qu'elle gardât ce costume, et ils avaient été dîner ainsi, s'amusant des rondeurs de la veston de Maria accusait en tirant sur les boutons, dans les balancements de la marche ou aux exhaussements des bras.

saires avec lesquels je ne saurais continuer à discuter.

Le rédacteur de la Gazeta m'a attiré dans un piège en me donnant à entendre, dans ses premiers articles, que ce serait toujours lui que je rencontrerais en face de moi, et, puisqu'aujourd'hui, il me lance dans les jambes tous les roquets de sa rédaction, il ne me reste plus qu'à manifester mon parfait dédain qu'un moyen que je n'indiquerai pas ici, uniquement pour ne pas offenser les règles de la bienséance.

FANTASIO.

Pour montrer que, comme nous le disions dans un précédent article, le Brésil n'est pas suffisamment préparé à réaliser, dans les faits et non pas seulement dans les mots, la transformation sociale que suppose l'émancipation brusque, nous publierons dans notre prochain numéro la traduction d'une petite partie du dernier livre de M. Nabuco.

En lisant comment le chef reconnu des abolitionnistes explique la formation de la population des campagnes du Brésil, population paresseuse et sans besoins, qui n'a presque rien du paysan d'Europe, on comprendra pourquoi nous croyons nécessaire d'insuffler à cette population un sang nouveau; et en tout cas de remplacer d'abord le travail des noirs de fazenda, travail indispensable à la vie, au dit et avoir national.

Ensuite seulement, on pourra faire l'abolition; elle est le but, fixons-en d'abord les moyens.

Nous revenons la demande que nous avons faite il y a quelques semaines, à nos abonnés de l'intérieur.

Nous désirons publier une série d'articles sur le rôle des Français au Brésil, mais nous n'avons pas encore de renseignements suffisants sur ce rôle, dans les campagnes et les petites villes.

Nous prions donc nos abonnés de bien vouloir nous écrire quel est le commerce, l'industrie, la culture, l'art nouveau qui a été installé par un Français, par un Suisse ou par un Belge dans les régions qu'ils habitent.

Ainsi la photographie, l'imprimerie, la culture de la vigne, et surtout les métiers, cordonnerie, serrurerie, fabrications diverses ont été de différents côtés installés d'abord par des Français, et continués par des Portugais.

Nous voudrions avoir sur tous ces points des renseignements précis qui permettraient une étude d'ensemble utile aux Français du Brésil, et nous remercions d'avance ceux de nos abonnés ou lecteurs, qui nous fourniront des informations.

NOUVELLES DU BRÉSIL

Société française de Bienfaisance.—Messieurs Alexandre Clément et Ernest Moirier ont été inscrits cette semaine parmi les membres de la Société.

XXVIII

Quelques jours après, Maria et Tisté avaient été à la Grenouillère. Ils étaient partis après déjeuner, de bonne heure. Arrivés à Bougival, ils avaient gagné aussitôt l'île encore solitaire. Un petit sentier tracé dans l'herbe couchée suivait les bords de la Seine, en longeant des carcasses éventrées et mornes de vieux bateaux abandonnés à la pourriture. Derrière eux, le pont, les vieux péupliers se redressaient dans la rivière et, par cette tranquillité d'une chaude journée de juillet, le paysage semblait se réfugier dans cette fraîcheur.

Puis le chemin appuyant sur la gauche s'enfonçait dans un taillis d'ormes et de chênes, et on ne voyait plus, encadrés par les branches recourbées, que quelques bandes de fleuve aux joncs ployés, sur lesquels voltigeaient les libellules. Ils avançaient sous les arbres devenus forêt; assise sur l'herbe drue, au milieu des boutons d'or se détachant de feuillage sombre, Maria déchaussée laissait pendre ses pieds nus au-dessus de l'eau. Les deux amants s'amusèrent de la rapidité des faucheux frisant la surface de l'onde, des petits poissons se perdant presque dans les colorations des fonds, jusqu'au moment où, de son pied effilé et

M. Amelot de Chailion, Ministre de France au Brésil, qui était en Europe en vertu d'un congé, est attendu à Rio le 14 courant, à bord du Niger.

Les fêtes de Campinas, qui ont eu lieu à l'occasion de la consécration de la nouvelle église paroissiale, ont été marquées le dernier jour par un accident déplorable.—Une panique dont les causes sont encore inconnues s'étant produite, les dédies se sont précipités vers les portes et dans la bousculade deux enfants ont été asphyxiés.

Conflit entre la police et la troupe.—Un conflit pendant lequel un soldat et un civil ont été tués par le Delegado de police, a eu lieu le 5 décembre à São João ou Boa Vista (S. Paulo). Diverses autres personnes ont été grièvement blessées. Le delegado a pris la fuite.

Soirée au Club 14 Juillet.—La fête donnée Samedi par le Club 14 juillet a été, comme les précédentes, merveilleuse d'entrain et d'animation. La pluie qui n'a pas cessé de tomber pendant toute la soirée le samedi n'avait pas empêché, même les plus timorés, de venir prendre leur part de plaisir.

Si les conditions de la ventilation ainsi que l'harmonie entre le nombre des invités et la grandeur de la salle n'ont pas mérité la mention spéciale de la part du Jornal do Commercio, il n'en est pas moins vrai qu'on s'est amusé comme si ces conditions essentielles étaient remplies.

Après un concert brillant pendant lequel le groupe Choral, la fanfare et plusieurs amateurs de talent se sont fait vivement applaudir, a commencé le bal qui s'est prolongé jusqu'au matin. C'est l'excellent musique de la Société qui a ouvert le bal en jouant une brillante valse.

Nous sommes heureux de constater combien cette Société a su conserver un caractère véritablement français à toutes ses réunions.

Comme toujours, le président et le comité se sont prodigués et ont su par leur courtoisie augmenter le charme de cette petite fête.

Nous sommes donc très heureux d'offrir toutes nos félicitations au Club 14 Juillet pour le nouveau succès qu'il vient d'obtenir.

S. M. le roi de Hollande vient d'envoyer la croix du Lion Néerlandais à M. le vicomte de S. Clemente, président du Centro de Laboura e Commercio.

Agence Havas.—Les journaux arrivés par Olbers donnent la nouvelle qu'un anarchis-

rose, Maria mettait en fuite tout ce petit monde devant la mignonne tempête qu'elle avait soulevée. Puis c'était une yole étroite et longue, flant sans presque laisser de sillage; de vigoureux garçons, étalant leurs gros bras dorés de soleil, en vareuse rouge, en chapeau bizarre, se penchaient suivant le balancement cadencé du barreur.

Le soir venait; les coteaux de Marly étaient tout rouges; la nuit planait déjà sur Paris. Les embarcations se dirigeaient vers l'île; le bac traversait en des transbordements ininterrompus hommes et femmes descendant de voiture le long du grand chemin. La Grenouillère allait être envahie par la joie tapageuse, la vie folle; les deux amants partirent.

XXIX

Quand ils rentrèrent rue de Beaune, le concierge leur dit que Romal était venu deux fois dans la journée, qu'il avait besoin de parler à monsieur Tisté le plus tôt possible.

— Tu iras demain, dit Maria, Tisté attendit un lendemain.

— Eh bien! lui demanda-t-elle quand il revint de l'hôtel de Romal, qu'y a-t-il donc?

(à suivre)

te de Lille a attenté contre la vie de M. Jules Ferry, président du conseil des ministres. Heureusement cette tentative d'assassinat a échoué et le criminel a été arrêté.

Les journaux de la Plata du 21 novembre ont publié cette nouvelle fournie par l'agence Havas ; or, comme tout le monde sait, les télégrammes de l'agence Havas passent à Rio avant d'aller à Buenos-Ayres, nous devons donc supposer que l'agence de Rio a considéré cette nouvelle comme sans importance et n'a pas cru devoir la livrer à la publicité.

TELEGRAMMES

Du Journal de Commercio. Londres, 7 Décembre.

Les grandes puissances européennes cherchent à établir un accord entre elles pour protéger collectivement les européens qui se trouvent en Chine, exposés aux violences de la population. On croit que d'ici peu de temps, les bases de cet accord seront acceptées et la protection deviendra alors effective.

Berne, 7 Décembre. Le Dr. E. Welti vient d'être nommé par le conseil fédéral, président de la Confédération Helvétique pour l'année prochaine, et le Dr. K. Schenk vice-président. Le Dr. Welti est du canton d'Argovie et le Dr. Schenk du canton de Berne.

Bruxelles, 7 Décembre. Le préjudice matériel causé par l'incendie du Palais législatif, est évalué à dix millions de francs.

Lisbonne, 7 Décembre. La canonnière portugaise Sado est sortie du Tage, se dirigeant sur l'Amérique du Sud.

Par suite d'une délibération du gouvernement, toutes les escadres portugaises qui se dirigent sur l'Amérique du Sud, toucheront au Brésil.

Paris, 8 Décembre. M. de Lesseps a reçu, il y a quelques jours un objet qui lui était adressé. Après ouverture, on a constaté que le contenu était de la dynamite.

D'après un télégramme de Bruxelles, un ingénieur aurait été arrêté, accusé d'être l'auteur de cette tentative criminelle.

Londres, 10 Décembre. Une rencontre a eu lieu à Hai-Phong, entre les français et les annamites : ceux-ci ont été complètement battus. Les annamites ont dû abandonner leurs positions après avoir perdu quelques centaines d'hommes.

Paris, 10 Décembre. Après la réponse que le gouvernement vient de faire à l'interpellation qui lui était adressée à la Chambre des députés sur ce qu'il prétend faire au Tonkin, un ordre du jour, approuvant la politique ministérielle, a été voté.

Cairo, 10 Décembre. Les troupes régulières ont eu une nouvelle rencontre avec les insurgés à Souakin (Nubie). Les révoltés ont complètement battu la troupe et massacré plus de six cents soldats et officiers.

Le Sennar s'est soulevé également ; la situation est très grave : les nouvelles venues de cette contrée disent que les troupes régulières sont impuissantes à étouffer la révolte et que les insurgés se sont emparés des armes et munitions de guerre après avoir imposé leurs conditions aux autorités qui ne possèdent aucun moyen de répression contre ces excès.

Télégramme Maritime

Lisbonne, 7 Décembre. Le vapeur anglais Valparaiso de la Compagnie du Pacifique, est arrivé aujourd'hui venant de l'Amérique du Sud.

FRANCE

Sénat. — Le Sénat a commencé la discussion sur les conventions avec les compagnies de chemins de fer. MM. Freycinet, Buffet, Tirard et Gaston Bazile ont pris part aux débats.

Chambre de Députés. — La Chambre des députés a nommé une commission chargée d'examiner les demandes de nouveaux crédits pour le Tonkin. En principe, la majorité a accédé aux demandes du gouvernement, sous la réserve toutefois que la

chambre aura communication de toutes les informations relatives à la question. La Chambre des députés a voté également divers articles du projet de loi relatif à l'enseignement primaire.

Le journal Le Temps du 17 novembre dernier annonce qu'un anarchiste, se disant délégué des comités de Lille, s'est présenté au ministère de l'instruction publique et a demandé à parler à M. Jules Ferry. Le secrétaire lui ayant fait dire qu'il ne pouvait être reçu, le soi-disant délégué a tiré un revolver de sa poche et menaçant les personnes présentes, a déclaré qu'il était venu pour tuer le président du conseil. Il a été arrêté immédiatement et déposé malgré sa vive résistance.

AU TONKIN

L'Indépendant de Saïgon, du 29 septembre, donne les renseignements suivants sur les combats les 1er, 2 et 3 septembre :

Le corps expéditionnaire a appuyé ses opérations sur la pagode des quatre colonnes, enlevé Gray et Pa-Lan, sans résistance bien sérieuse, le tout dans la journée du 31 août.

Le 1er septembre la Hache, le Mousqueton et l'Éclair ont entretenu dans le Day et canonnières le fort village de Phong en même temps que les batteries qui l'entouraient.

Le Phuvier et le Léopard, dont le tirant d'eau ne permet pas les évolutions dans le Day, s'étaient embossés à l'embouchure du fleuve Rouge et appuyaient l'opération de leurs feux.

Alors le général Bouët marcha sur Phong en se développant et fit tourner les positions de l'ennemi en effectuant une habile conversion de notre aile gauche. La colonne du centre dut livrer un véritable combat corps à corps dans lequel on enleva aux ennemis six magnifiques pavillons en soie bleue.

Les Chinois ont laissé dans nos mains 400 cadavres, mais ont enlevé leurs blessés. A six heures du soir, Phong était enlevé par nos soldats, qui couchaient sur les positions conquises.

Le 2 septembre le combat recommença pour chasser les Chinois des positions qu'ils occupaient dans le village et environs. Ce n'est qu'à la chute du jour qu'on put enlever les derniers obstacles et prendre un peu de repos au milieu des ruines du village.

Le lendemain, 3 septembre, le général ordonna de se replier sur Pa-Lan. Les hommes étaient épuisés par ces deux journées d'épouvantable lutte en plein soleil, les Chinois, par une sorte de tactique, affectant de donner leurs plus grands efforts aux heures de la plus grande chaleur. Malgré cela, le mouvement en arrière s'est fait dans d'excellentes conditions, et un détachement Chinois ayant cherché à franchir le Day pour troubler nos opérations, la Hache et les autres canonnières l'ont couvert d'une telle pluie de projectiles qu'il a dû renoncer à son projet.

Quoique le tir des ennemis et surtout de leur artillerie gagne beaucoup en précision, les pertes des Français ont été relativement modérées en tenant compte surtout de la longueur et de l'acharnement de la lutte. Avant de se replier sur Hanoi le général Bouët a installé une garnison d'une centaine d'hommes avec une canonnière pour l'appuyer.

Ce récit diffère en tout de celui qui a été précédemment publié. Si on en croit cette seconde version la sortie du 1er septembre serait un succès et non un échec.

LES ÉPAVES DE L'EXPÉDITION LA PÉROUSE

Le Saghalien, commandé par M. A. Kolland, lieutenant de vaisseau est arrivé à Marseille, le 3 novembre avec les épaves de l'expédition La Pérouse. Ces épaves sont précieuses et méritent une courte description :

Il y a trois ancres, trois canons et diverses plaques de fer blanc et de plomb. Les ancres sont recouvertes d'une incrustation de corail qui affecte des formes étranges. Quand le capitaine Bainier, qui commandait le Bruat, a retiré ces ancres de l'eau, elles présentaient de riches couleurs d'or, de pourpre et de blanc qui ont à peu près disparu aujourd'hui. Comme il a fallu recourir aux torpilles, pour détacher les canons des fonds corallifères où ils étaient, pour ainsi dire, in-orustés, ces engins ont quelque

peu souffert ; ils sont décapés par endroits et le métal apparaît dans son éclat primitif. Sur l'un d'eux, on voit le millésime de 1621. Le petit canon en bronze trouvé sur le grand récif, marquait la place où l'Astrolabe avait sombré. Deux autres canons en fer sont très bien conservés et l'un d'eux qui était chargé, au moment où le bâtiment s'est perdu, renferme encore son projectile qu'on aperçoit près de l'âme de la pièce. Un troisième canon a été brisé par la torpille. Quant au petit canon en bronze, il est intact, ainsi que les tuyaux en cuivre provenant de l'archi-poûpe.

Ces épaves ont été retrouvées à l'endroit même où, le 20 février 1825, Dumont-d'Urville et M. Jacquinot trouvèrent disséminés, à quatre brasses sous l'eau, des ancres, des canons, des boulets et une immense quantité de plaques de plomb. Tout le bois avait disparu. Les objets trouvés par Dumont-d'Urville et Jacquinot sont déposés au Louvre, au musée de marine, et c'est là que seront placés aussi les canons et les ancres apportés par le Saghalien.

Parmi les savants qui avaient accompagné La Pérouse, et qui périrent durant l'expédition, se trouvait le naturaliste Robert le Paul de Lamanon, originaire de Salon en Provence. Le 10 décembre 1787, de Lamanon voulut accompagner dans l'île Maoua (Archipel des Navigateurs) le commandant de Langlé, qui commandait l'Astrolabe et qui était débarqué pour faire provision d'eau, ils furent massacrés tous les deux par les insulaires au moment où ils revenaient à bord.

LA VIE A PARIS

Deux affiches. — Les poètes et les premières. — La représentation de Mlle Fargueil. — Le prix des places. — Pourquoi l'on a un jour. — La plébe des amis. — Les visites. — Un Anglais chez M. de Lesseps. — Visiteurs et visités. — La statue de Balzac et la statue de Lamartine. — Sociés d'injures.

Je viens d'apercevoir sur les murailles de Paris, deux affiches posées côte à côte : l'une représente une ménagère debout près d'un de ces poètes portatifs qui promènent doucement la migraine à travers les appartements ; l'autre tous montre un habitué du foyer de l'Opéra, flirtant, contre un portant, avec une danseuse. Celle-ci est l'annonce d'une publication théâtrale, les Premières illustrées ; l'autre est destinée à nous donner le goût — et même l'arrière-goût — du chauffage économique. Les poètes et les premières représentations, en trois mots, c'est tout l'hiver à Paris !

Ce diable de Paris, comme eût dit Mlle de Sévigné, jette au théâtre, chaque année, un argent fou et je gagerais qu'il a porté, cet après-midi, une soixantaine de mille francs à Mlle Fargueil. On peut vivre aujourd'hui avec ce que rapporte, en quatre heures, une représentation bien comprise. Certains artistes ont un nom coté comme une valeur de la Bourse et beaucoup moins variable. Il suffit d'imprimer ce nom « Faure » par exemple au haut d'une affiche pour être assuré qu'en additionnant la recette on trouvera en fin de compte six mille francs de plus. C'est un joli cadeau que fait ce galant homme à ses camarades lorsqu'il vient chanter pour eux. Mme Fidès-Devriès est encore de celles qui ont le pouvoir de garnir le logis, à quelque taux qu'on les élève. Elle est pour beaucoup dans cette poussée de curiosité et de sympathie qui entraîne les gens du bon ton vers l'entreprise nouvelle du Théâtre-Italien.

Quand on pense que ce théâtre, qui n'est point né, est assuré déjà de faire des recettes de 20,000 francs par jour, comme aux beaux soirs de la Patti ! Il n'est pas ouvert et je vous défie d'y pouvoir trouver un strapontin. On se demande, en vérité, où Paris, saigné par tous les kraachs imaginables, et que les pessimistes tentent d'éfrayer par toutes les terreurs imaginaires, prend l'argent qu'il jette ainsi à ses plaisirs. Ce serait à croire que tout Parisien brasse, à ses heures perdues, les fameux millions de Monte-Christo.

Paris a donc recommencé sa vie d'hiver. La plupart des parisiennes ont repris leur « jour ». Il est assez piquant qu'on ait surtout un « jour » dans la saison où les jours sont les plus courts. C'est peut-être pour que le « jour » qu'on choisit dure moins longtemps.

Le « jour » de la parisienne n'est d'ailleurs qu'un demi-jour, une fraction de jour. Il commence tard, dans l'après-midi, et finit une demi-heure avant l'heure du dîner. Le temps pour les visiteurs « d'expédier » la visite et, pour la visitée, d'expédier ses amis.

Le « jour » est bien l'invention, très pratique, d'une époque qui n'a point le loisir d'avoir des relations très intimes et pratiques devoirs d'affection en bleu. Notez le mot : un devoir d'affection ! Comme si l'on disait le fardeau de la cordialité. « Avoir un jour », à tout prendre, cela signifie simplement qu'on n'a pas le moins du monde d'autres jours à donner à ses amitiés. Dire à quelqu'un : « Venez le midi, je reçois le jeudi », cela équivaut à lui glisser à l'oreille ce bon avis :

— Ne venez ni le lundi, ni le mardi, ni le mercredi, ni les autres jours de la semaine ! J'ai un jour pour mes amis comme j'ai un fond de bourse pour mes pauvres !

Ce « jour ouvert », qui sert surtout à tenir les autres « jours fermés », a pourtant son utilité. Il met Mme Benoiton à l'attache. On est, en somme, à peu près certain de rencontrer ce jour-là chez elle la femme qui est le plus souvent sortie. Cette certitude a son bon côté dans une ville comme Paris où une simple visite faite équivaut parfois à une journée perdue.

Mais fait-on seulement des visites aujourd'hui ? Les femmes, oui. Les jeunes gens, encore. Les hommes emortés par le mouvement, pris dans l'engrenage, non. Il est sous-entendu, quand on invite quelqu'un à dîner, qu'il n'est aucunement tenu à une visite de digestion. A peine est-il forcé de se rendre à l'invitation, même quand il l'accepte. Je ne ris pas. On en vient là, dans le décausse des relations. Ainsi va le monde.

M. de Lesseps nous contait, il y a quelques années, qu'un Anglais qui, en Egypte, habitait à vingt-cinq ou trente lieues de lui, venait à cheval, jusqu'à Port-Saïd, rendre à ses hôtes une visite de digestion chaque fois qu'il dinait chez M. et Mme de Lesseps. Soixante lieues aller et retour pour dîner, soixante lieues pour remonter d'avoir dîné. C'est assez joli. Et à Paris, quand un ami habite Passy, Auteuil ou seulement la rive gauche, comme on s'excuse vite et ne pas l'aller voir on lui disait avec un sourire :

— Vous savez, mon cher, vous l'avez si loin et les journées sont si courtes !

Et c'est très vrai ! Et un Parisien a moins le temps de se rendre aux fortifications et de les franchir que cet Anglais n'avait le loisir de traverser par dix fois trente lieues de désert. L'existence de ce Paris est si compliquée qu'un louis de vingt francs y vaut vingt sous et, qu'une heure d'horloge n'y dure pas plus qu'une minute. On n'a même pas la liberté de recevoir les visites de ceux qui vous harcassent. Comment aurait-on le temps de visiter ceux à qui l'on doit des visites ?

Où si l'on en fait, de ces visites, on les fait en hâte, tombant brusquement dans le tas des amis qui n'en sont pas, entre deux cigares ou deux courses. On s'engouffre dans un salon comme on pénétrerait dans un bureau d'omnibus pour attendre un ticket. « Bonjour, bonsoir. Vous allez bien ? Que dites-vous de la pièce nouvelle ? Du roman d'hier ? Du tableau de demain ? » Un mot inévitable sur Sarah Bernhardt très peu de politique. Un peu d'esprit sur le Tonkin. La porte s'est ouverte. Vous vous êtes levé. Etiez-vous même assis ? Un nouveau voyageur entre, prend votre place. « Adieu. A bientôt. Au revoir ! » L'omnibus est complet. On va à un autre — par correspondance. Voilà ce qu'on appelle les visites à Paris.

Aussi bien, serait-on, dans quelques accès de misanthropie, tenté d'écrire à la porte de son logis ce que disait avec humeur un homme d'esprit :

« Ceux qui viennent me voir me font honneur ; ceux qui ne viennent pas me font plaisir. »

J'ai laissé passer, pour en parler à l'heure voulue, une proposition lancée à la veille de l'inauguration de la statue de Dumas et qui me paraissait arriver là à un moment fort inopportun. Il s'agit d'une statue à élever à Balzac. Nous sommes tous d'accord que le maître analyste qui, de son vivant, n'était apprécié par les critiques que « le sous-entendu de ses romans » mérite d'apparaître, redoublant encore de mérite, sur un socle où son graverait ces mots : « l'auteur de la Comédie humaine. » Il y a beau jour qu'on peut retourner à Balzac le mot qu'il disait lui-même à propos de Victor Hugo :

— Balzac ! C'est un grand homme. N'en parlons plus !

Parlons-en, au contraire, et surtout lisons-le avant d'en parler. Et réclamons pour lui un statut, comme pour Lamartine. Car voilà encore une navrant et criante injustice à réparer. Lamartine n'a pas de statue dans ce Paris qu'il tint comme suspendu à sa parole.

Un comité s'était constitué jadis, des représentations avaient même été données : il doit exister une somme assez forte, quelque part, qui attend que de nouvelles souscriptions le grossissent. Un comité nouveau doit être formé avec Victor Hugo pour président, Eugène Pelletan, Henri Martin, Bardoux, Dumas fils, Augier, A. Daudet, Lacroix, Alexandre, l'ancien secrétaire de Lamartine et d'autres encore pour membres. On fera un double appel au public, d'un côté pour Lamartine et de l'autre pour Balzac. Mais trouvera-t-on un enthousiaste comme Doré, pour offrir pour rien son temps, sa peine, ses efforts et jusqu'au bronze, à l'auteur des Méditations ou à celui du Père Goriot ?

Ce qui est certain, c'est que Tours, qui a élevé des statues à Rabelais et à Descartes, en doit une, depuis des années, à Balzac. David d'Angers a donné au tombeau du grand Tourangeau ce buste superbe qui dresse sa tête encolure au-dessus d'une pierre où sont comme tombés une plume et un livre de bronze. Tours n'a pas même appelé rue Balzac la rue où Balzac est né. J'ai visité naguère cette maison, comme à Saint-Malo, je suis entré dans la haute demeure en pierres grises où naquit Lamonnais. Rue Royale, à Tours, dans un logis d'apparence bourgeoise, au numéro 39, une plaque de marbre indique au passant que là est la maison natale d'Honoré de Balzac. La chambre où l'auteur des Parents pauvres poussa ses premiers vagissements est occupée aujourd'hui par un chirurgien dentiste, M. A. Monick. Elle n'entend plus que les cris que peuvent pousser les jolies Tourangelles à qui l'on a raché un molaire. Encore suis-je certain que ce M. Monick, qui m'a l'air fort aimable, ne fait orier personne en manant ses daviers.

Et je me rappelais, en visitant la maison de la rue Royale, un autre mot de Gavarni, qui fut un des intimes du Tourangeau : — Balzac, c'était le génie du dix-neuvième siècle avec un cerveau de Titan et des habilleries d'arracheur de dents !

Or, comme il faut toujours que les visions des gens d'esprit se réalisent, c'est pourquoi, dans la chambre où naquit le colosse, est venu s'établir un chirurgien dentiste. L'avenir, fort heureusement, oublie presque aussi vite les petites faiblesses des grands hommes qu'il ignore et méprise les tas de boue qu'essayent de jeter à tout ce qui lutte les imbéciles, les jaloux, les haineux et les insulteurs. On a, par exemple, écrit sur le « père Damas » des monceaux de pamphlets et d'articles ignobles : presque autant de choses mêmes qu'il a publié de choses exquis. Et de tout cela, qu'est-

ce qui reste aujourd'hui ? Une statue ! En ce monde où les amis vous desservent quelquefois, les ennemis vous servent toujours. Les calomnies et injures, ça fait soûle !

JULES CLARETIE

NOUVELLES DIVERSES

LE NOUVEL

AMBASSADEUR D'ESPAGNE A PARIS

Le maréchal Serrano, duc de la Torre, qui va remplacer le duc de Fernan Nunez à l'ambassade d'Espagne à Paris, a déjà occupé ce poste sous l'empire.

Nous n'avons pas à rappeler sa grande considération qu'il a jouée dans les affaires de son pays.

Après avoir contribué au renforcement de la reine Isabelle, il fit partie du gouvernement provisoire, et ultérieurement il exerça les fonctions de chef du pouvoir exécutif et de régent d'Espagne.

Son influence sur l'armée est restée très grande, et elle ne pourra que s'accroître par le fait de la présence de son neveu, le général Lopez-Dominguez, au ministère de la guerre.

Le maréchal Serrano est un homme aimable, très courtois. Nous avons maintes réserves à faire sur sa personnalité politique, mais nous croyons que, dans son ambassade, il s'emploiera volontiers à resserrer les liens qui unissent son pays au nôtre. (Le Voltairien).

LES BONAPARTISTES

On lit dans un journal réactionnaire :

« Il circule dans le monde bonapartiste un manifeste à signer qui serait adressé au prince Victor le 9 novembre, à l'expiration de son engagement conditionnel. Mais il y a à croire qu'il ne se départira pas de la réserve dont il a fait preuve jusqu'ici. »

Allons ! il est probable que le jeune prétendant sortira de l'armée active pour entrer dans... la réserve.

Grand émoi parmi les astronomes. Une île de Mars a disparu. C'est du moins la nouvelle que nous apprenons en lisant les premières feuilles des Terres du Ciel de Flammarion, actuellement publiées en une édition entièrement refondue. Les astronomes ont fait de tels progrès dans l'étude de cette planète voisine, qu'ils en connaissent aujourd'hui les principaux détails géographiques, les mers, les rivages, et qu'ils ont même dessiné les embouchures des principaux fleuves. Sait-on, par exemple, que les pôles de Mars sont mieux connus que ceux de la terre ? Cependant rien n'est plus vrai. On observe les neiges qui s'amoncellent en hiver et fondent en été, et même on a reconnu que le pôle géographique reste complètement libre de glace chaque été.

L'île qui fait en ce moment l'objet de la discussion des savants, paraît s'élever au milieu des eaux, cime solitaire souvent blanche par les neiges et environnée de nuages, qui se condensent là comme sur les Alpes. C'est l'île de Ténériffe de Mars, plus élevée sans doute, mais ne plongeant point, comme les Alpes et les Pyrénées, jusque dans la région des neiges éternelles. M. Flammarion pense que sa disparition actuelle vient simplement de ce que les neiges qui la couronnaient sont fondues, et, en effet, il cite plusieurs exemples de disparitions apparentes analogues.

UN NOUVEAU FROMAGE

Nous avions le biberon Sarah Bernhardt, voici que l'on annonce le fromage du même nom : c'est un produit de Sainte-Adresse où l'étoile possède une jolie villa ; et quel succès, ce fromage ! Dès qu'il arrive sur le marché, il est enlevé, et son succès est tel qu'il n'y en a pas pour tout le monde. Le Sarah Bernhardt a dans toute la contrée la même vogue que le petit Gervais. On ne nous dit pas si le dit fromage débute bien et sur la scène de la Porte-Saint-Martin. Cela fera un pendant au Gervais romé de l'Œil creux.

LE TABAC EN FRANCE

L'administration des contributions indirectes vient de faire le relevé des sommes produites par la vente des tabacs pendant les six premiers mois de l'année 1883.

Malgré la propagande des sociétés contre l'abus du tabac, la consommation de l'herbe à Nicot prend en France des proportions croissantes.

La valeur totale des tabacs vendus par l'Etat s'élève pendant les premiers six mois de cette année à plus de cent quatre-vingt deux millions.

Les cigares fabriqués en France ont produit vingt-neuf millions, tandis que les cigares importés ne figurent que pour huit cent mille francs.

Il est vrai que la contrebande s'exerce sur une grande échelle dans l'importation des cigares soi-disant de la Havane et qui ne sont que des infectados bulgares ou allemands.

De plus, il a été vendu pour huit millions de cigarettes, trente huit millions de tabac à priser, quatre millions de tabac à mâcher (pouah!) et quatre-vingt quatre millions de tabac à fumer!

LES TREMBLEMENTS DE TERRE

Nous lisons dans le Voltairien: Nous avons soigneusement enregistré les phénomènes volcaniques qui se sont produits cette année sur diverses parties du globe.

Nous apprenons que la grande marée qui se produisit lors du bouleversement du détroit de la Sonde se fit sentir le même jour jusqu'à Maurice, à la Réunion, aux Seychelles et sur la côte, Est de Madagascar.

Ces phénomènes ont été accompagnés d'autres non moins extraordinaires; ainsi, aux îles Seychelles, le soleil est resté voilé pendant une semaine; la clarté du jour n'était pas plus vive que celle de la lune, ce qui, naturellement, avait vivement frappé l'esprit des habitants.

En outre, il s'est produit sur les bords de ces mers des reflux soudains, énormes et tellement rapides que de gros poissons étaient restés à sec sur les plages; cinq minutes après, la mer reprenait brusquement sa place avec un fracas épouvantable et si rapidement que plusieurs personnes faillirent se noyer!

THÉÂTRES

Club Beethoven

Le 38<sup>e</sup> concert qui a eu lieu avant hier a été, comme les précédents très remarquable. Toutes les parties de son brillant programme ont été exécutées avec un art et une virtuosité difficiles à surpasser.

Parmi les morceaux qui ont les plus applaudis nous citerons un quatuor de Reissiger, un air de Denza et un autre de Tosti pour basse, qui ont été chantés par M. Cerrone et deux soli pour violon, l'un de Bach et l'autre d'Allard.

Le Club prépare pour le 17, jour anniversaire de la naissance de Beethoven, un grand concert qui sera consacré exclusivement aux œuvres de ce grand maître de la musique classique.

Théâtre Saint-Anna

Mlle Rosa Meryss fait hier sa rentrée dans le rôle de Baccace qu'elle a créé avec tant d'éclat à ce théâtre. Cette représentation a eu lieu au théâtre D. Pedro II.

PUBLICATION DEMANDÉE

Plimouski, 24 Octobre 1883. Monsieur le Rédacteur du Messager du Brésil, à Rio de Janeiro.

Monsieur, Seriez-vous assez bon d'insérer dans votre journal, que je voudrais bien avoir des nouvelles de Henry Parent, ingénieur dans les mines d'or à Meta-Ponte, province de Goiás; c'est là où il était voilé 3 ans, et je n'ai pas eu des nouvelles, avec prière aux autres journaux de vouloir bien reproduire la dite demande; que je serai très-heureux et reconnaissant pour toutes personnes qui me donneraient de ses nouvelles.

En attendant, etc., etc. C. F. PÉREZ, Plimouski (Canada).

DÉCLARATIONS

Directoria Geral dos Correios

De ordem de S. Exa. o Sr. Director Geral dos Correios, Dr. Luiz Bettim Paes Leme, faço publico para conhecimento dos interessados, que em virtude do Aviso do Ministerio d'Agricultura, Commercio e Obras Publicas n. 197 de 28 do mez findo, so serão considerados bilhetes de loteria premiada aquellas que mencionarem por escripto no proprio bilheta o premio com que foram contemplados na loteria extrahida, devendo ser apprehendidos todos os de loterias Provincias que nao tiverem inscriptos o valor que representam.

Seção Central da Directoria Geral dos Correios, em 4 de Dezembro de 1883. O 1<sup>o</sup> Official, José Ricardo de Andrade.

AVIS

A EXPOSIÇÃO DE CAFFÉ DO BRAZIL, no edificio da Escola Polytechnica, é franca para o publico, das 10 horas da manhã ás 4 da tarde.

Un ménage français désire se placer le mari comme jardinier et la femme comme cuisinière ou blanchisseuse. Bonne références; s'adresser chez M. Brès, rua do Espirito Santo 27.

SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE BIENFAISANCE

COMMISSAIRE DE SERVICE DU 14 AU 21 DÉCEMBRE M. I. MISTOLY Pour l'inscription de nouveaux sociétaires, ou les demandes de secours s'adresser au bureau de la Société, rua, NOVA DO OUVIDOR n. 36 tous les jours de 4 1/2 à 5 heures. Pour le comité, le secrétaire, Jules Gerard.

Le Dr. BRISSAY

de retour de S. Paulo, se tient à la disposition de ses clients, de midi à 3 heures, rua d'Alfandega 70. — Residence: Galleite 23. Appels à toute heure.

Chambres et appartements meublés

Entrée indépendante, jardins, bain, douches, table de famille et tout le confortable nécessaire pour paraître au commerce, ou familiais sans contacts. Rua do Ypiranga n. 44, La Rangéira, MAISON FRANÇAISE

ANNONCES

THÉÂTRES

Chargeurs Reunis

La Vapeur

VILLE DE MARANHÃO

arrivé de SANTOS partira pour LE HAVRE

touchant à Bahia, Pernambuco et Lisbonne

Aujourd'hui 13 Décembre

LES CONSIGNATAIRES Augusto Louba & C.

48 RUA DA ALFANDEGA 48

AUX FORGES DE VULCAIN



FERRAGENS, UTENSILIOS DE CASA

Unico deposito de pontes de Paris de aço 31 - RUA DA QUITANDA - 31

HOTEL VILLA MOREAU

A coté de la station des voitures de la Tijuca. La situation de ce grand et important hôtel permet d'offrir pendant la saison chaude les chambres à coucher les plus agréables et les plus fraîches des environs de Rio. Les personnes qui sont logées à l'HOTEL DES FRÈRES PROVENÇAUX, ont la faculté de déjeuner à l'HOTEL DES FRÈRES PROVENÇAUX. POUR INFORMATIONS A l'Hotel des Frères Provençaux



COMPAGNIE DES MESSAGERIES MARITIMES

Agence, rua d'Alfandega n. 1 1<sup>er</sup> étage

(Anglo de la rua 1<sup>o</sup> de Março)

LE PAQUEBOT NIGER

COMMANDANT Jacques de la ligne circulaire, attendu d'EUROPE le 14 décembre, partira pour

Montevideo et Buenos-Ayres après le séjour indispensable

LE PAQUEBOT CONGO COMM. Grou

de la ligne circulaire partira pour Lisbonne et Bordeaux

touchant à BAHIA, PERNAMBUCO et DAKAR

Le 15 Décembre à 3 heures

S'adresser à l'Agence pour passages, Pétits-Colis et Colis-Valours à M. H. David, Courtier de la Compagnie, Rua do Visconde d'Itaboraity, n. 5 1<sup>er</sup> étage, pour le chargement.

L'agent, BERTOLINI.



SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE Transports Maritimes à Vapeur

BÉARN

COMM. Lemaitre partira pour Marseille, Gènes et Naples.

Le 24 Décembre

LES CONSIGNATAIRES Karl Valais & C.

34 RUA DA ALFANDEGA 34

Charcuterie spéciale

24 RUA DE GONÇALVES DIAS 24

Cette maison nouvellement ouverte, prévient le public qu'elle tient à sa disposition toute espèce de marchandises fumées, comme JAMBONS, COULETTES, POITRINE, etc.

PETTES SAUCISSES, Boudins de France, Cervelas, Vienners-Wurst, Francfort-Wurst, Salame, etc.

Toutes les conserves d'Europe, fromages assortis, Beurre de Petropolis, et Beurre Salé.

A PRIX MODÉRÉS

Au fond de la Charcuterie il y a une grande salle pour Lunchs.

CH. BAILLY, Ingénieur

Agence de renseignements techniques et de Brevets d'invention pour le Brésil et l'Étranger

Concessionnaire des appareils Carré

77 RUA SETE DE SETEMBRO 77

DEROCHE & C. 119 RUA DO OUVIDOR 119 CONFETARIA Grand choix de boîtes de fantaisie, cartonnages, surprises; articles pour étrennes, boîtes en marqueterie, etc. Marrons et fruits glacés, bonbons fondants; pralines, crème au chocolat Marquis, etc. — Dragées, bonbons, liqueurs.

MANTEGA DA NORMANDIA EM LATA. Dinant & Allica. Medallas de ouro, Paris, 1875 e 1878. PARA INFORMAÇÕES 15 RUA DO HOSPICIO 15 (1<sup>o</sup> ANDAR)

Agua Florida. H. M. BRANDON. 48 RUA D'ALFANDEGA 48. CUIDADO COM AS FALSIFICACOES!

MAUX D'ESTOMAC CONSTIPATION — MALADIES D'INTESTINS CHARBON DE BELLOC APPROUVE PAR L'ACADEMIE DE MEDECINE DE PARIS. Les observations du rapport approuvé par l'Académie de médecine de Paris constatent: 1<sup>o</sup> que le Charbon tel que M. BELLOC le prépare donne seul des résultats satisfaisants; 2<sup>o</sup> que ce Charbon produit une sensation agréable dans l'estomac, augmente l'appétit, accélère la digestion et fait disparaître la constipation.

RESTAURANT DE L'OPERA 10 L. de S. Francisco de Paula 10. TENU PAR G. Esteguy. Diner... 5000. Service à la carte. PENSIONS A PRIX MODERES. On porte en ville.

AVIS AUX GOURMETS Huile d'Olive Vierge Extra-fine. EXTRIMÉE A FROID de la marque MICHEL & LOUQUES (de Grasse). Ce produit de première qualité, sans mélange, d'un arôme parfait se recommande particulièrement aux ménages, restaurants de premier ordre et aux vrais gourmets.

PARFUMERIE ORIZA de L. LEGRAND, Fournisseur de la Cour de Russie. BEAUTÉ ET JEUNESSE CRÈME-ORIZA. ORIZA-LACTÉ LOTION ÉMULSIVE. ORIZA-VELOUTÉ SAVON suivant la formule du Dr O. REVEIL. ORIZA-VELOUTÉ Poudre de FLEUR de RIZ adhésive à la Peau.

Collège International 14 Rua do Curvello 14 (SANTA TEREZA). Internat et externat dirigé par M. et Mme GAMBARO. L'enseignement primaire et le secondaire sont pratiqués conformément au système des plus modernes, adoptés actuellement en Europe et aux États-Unis.

AGENCE DE Brevets d'invention DÉPÔT DE MARQUES DE FABRIQUE. JULES GÉRAUD 108 RUA D'ALFANDEGA 108 (Téléphone 207) 110 de Janeiro.

OR ET ARGENT Paiva & Campello 16 Travessa S. Francisco 10. Présent sur gazes, tous les jours ouvrables et fêtes jusqu'à 10 heures du soir.